



Sociolinguistique urbaine, Linguistic Landscape Studies et scripturalité

Thierry Bulot

► To cite this version:

Thierry Bulot. Sociolinguistique urbaine, Linguistic Landscape Studies et scripturalité : entre convergence(s) et divergence(s). Cahiers de Linguistique, 2011, 37/1, pp.5-15. halshs-00654813

HAL Id: halshs-00654813

<https://shs.hal.science/halshs-00654813>

Submitted on 2 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sociolinguistique urbaine, Linguistic Landscape Studies et scripturalité: entre convergence(s) et divergence(s)

Thierry Bulot
PREFics EA 3207 - Université de Rennes 2
Université Européenne de Bretagne
GIS PLC (Pluralités Linguistiques et Culturelles)
thierry.bulot@univ-rennes2.fr

1. Ce qui rapproche la sociolinguistique urbaine des Linguistic Landscape Studies

Lorsqu'au colloque de Strasbourg¹, il fut question² de faire se rencontrer deux réseaux de recherche focalisant leurs réflexions et travaux sur les liens entre langues(s) et espace(s)³, quantité d'interrogations, de discussions n'ont pas pu être commentées, reprises voire explicitées – ce

¹ The Third International Linguistic Landscape Workshop (The many faces of Linguistic Landscape in contemporary settings) / 3ème Colloque international sur le paysage linguistique (Le paysage linguistique dans les sociétés actuelles : diversité des approches), Strasbourg, les 5, 6 et 7 mai 2010

² Que les organisateurs, et notamment Elana Shohamy et Christine Hélot, soient ici remerciés d'avoir rendu cette rencontre possible. Merci également à Arlette Bothorel-Witz pour cette mise en relation.

³ Celui des chercheur-es relevant de la sociolinguistique urbaine (Journées Internationales de Sociolinguistique Urbaine) et celui des chercheur-es se reconnaissant dans les Linguistic Landscape Studies.

qui est commun à toute manifestation de ce type – et cela particulièrement quand elles renvoyaient aux positionnements épistémologiques et, plus nettement encore, aux présupposés méthodologiques ; en effet, au-delà des éternelles discussions et débats sur les possibles ou probables divergences de points de vue concernant les approches scientifiques produites dans telle ou telle sphère (socio)linguistique (concrètement, par leurs publications, les deux réseaux s'affichent respectivement comme francophone et anglophone, et il n'y a qu'à lire les bibliographies de chacun des actes⁴ pour se convaincre de la perméabilité relative des travaux d'une sphère à une autre⁵), une telle rencontre a nettement fait valoir que travailler sur des **espaces proches** – qualifions-les d'urbains –, des **situations similaires** – des contacts de langues et donc du plurilinguisme, des situations de minorations sociales et linguistiques, des langues déniées de statut, des communautés sans langue –, des **rapports aux langues semblables** – la manifestation sociale des usages linguistiques –, ne pouvaient pas signifier envisager les scripturalités urbaines de manière identique... et pourtant les convergences sont là⁶.

En effet, même s'ils débordent le plus souvent les espaces dédiés communément aux villes, les travaux – tant descriptifs que théoriques – relevant respectivement de la sociolinguistique urbaine et des Linguistic Landscape Studies, portent sur des espaces urbains ou pour le moins sur des espaces fondamentalement organisés et quasi-voués à la culture urbaine ; espaces où se jouent non seulement l'appropriation symbolique desdits espaces mais encore ce que l'inscription des langues dans l'espace public renvoie des conflits ; ainsi dans son introduction (2006 : 2), où il opère une synthèse analytique des différentes acceptions – et, partant, des observables (à) constituer(és) – du terme Linguistic Landscape⁷, Durk

⁴ Voir par exemple sur des périodes analogues et cela sans qu'aucun des deux réseaux ne cite vraiment les travaux de l'autre : Gorter (2006) ; Shohamy E., Barni M., Ben Rafael, E. (2010) ; Bastian S., Bulot T., Burr E. (2009) ; Bulot T., Lounici A. (2007).

⁵ Cette remarque fait écho à une intervention de Georges Lüdi lors du colloque de Strasbourg (2010). Voir note 1.

⁶ Nous aborderons peu dans cette introduction le détail des propositions théoriques de la sociolinguistique urbaine dans la mesure où cela fait l'objet des contributions à ce volume.

⁷ Durk Gorter insiste sur la dimension urbaine des Linguistic Landscape Studies : « Instead of calling linguistic landscape, it could also be named linguistic cityscape » (Gorter 2006 : 2). Ce dernier terme pose par ailleurs la nécessité de définir – au moins sociolinguistiquement – la ville ; définition que propose la sociolinguistique urbaine, nous

Gorter rappelle fort pertinemment les recherches de Landry et Bourhis (1997, 2002) : « Thus they are concerned with the use of language in a written form in the public sphere⁸. Its refers to language that is visible in a specified area ». Dès lors, si l'on peut provisoirement croire que les Linguistic Landscape Studies ne se préoccupent que de la dimension scripturale des langues sans en envisager la dimension active, réceptive et interprétative, les propos d'Elana Shohamy (2008 : 1) montrent, à l'évidence, le contraire « Such language, that can be found everywhere, is closely related to people as they are the ones producing it and who choose the ways to represent and display it in diverse spaces. People are the ones who hang the signs, display posters, design advertisements [...] It is also people who read, attend, decipher and interpret these language displays, or at times, choose to overlook, erase or ignore them. ».

Dans une publication plus récente, Francis Hult (2010) met en avant deux faits d'importance pour la prise en compte de la pluralité linguistique qui nous préoccupe : a) que « ...that visual language use in public spaces represents observable manifestations of circulating ideas about multilingualism » (90) d'une part et, b) d'autre part que « ...this carries crucial sociosymbolic importance as it actually identifies –and thus serves as the emblem of societies, communities, and regions. » (90). De fait sociolinguistique urbaine et Linguistic Landscape Studies abordent même (au sens où elles en perçoivent des enjeux autres que linguistiques) les corrélations entre non seulement l'appropriation de l'espace par les marquages linguistique de toutes natures mais encore la dynamique identitaire qu'un tel processus sous-tend et/ou implique pour ses divers acteurs⁹.

y revenons. Il est par ailleurs intéressant de voir que le terme francophone « paysage linguistique » ne figure pas (et l'inverse est à l'identique, voir par exemple sur d'autres travaux sociolinguistiques Quitout (2007) dans cette synthèse.

⁸ Autant les inscriptions issues des autorités (les affichages officiels, institués, légalement régulés « Top-down ») que celles issues des habitants eux-mêmes « Bottom-up ». Voir ici même le texte de François-Xavier Bogatto.

⁹ La dimension discursive – au sens francophone du terme incluant non seulement les instances discursives mais encore les pratiques langagières situées des locuteurs et locutrices – semble pas ou peu développées dans les Linguistic Landscape Studies au contraire des travaux relevant de la sociolinguistique urbaine ; elle figure pour les Linguistic Landscape Studies pour spécifier les discours sociopolitiques sur le multilinguisme comme facteurs explicatifs de la diversité linguistique des usages écrits (Hult, 2010 : 91 et suivantes. Il est pour le reste intéressant de constater une part

L'approche fondamentale des Linguistic Landscape Studies étant pour sa part d'abord restitutive des observations des chercheur(e)s, « Methodologically, linguistic landscape analysis relies on photography and visual analysis » (...). The core data gathering method is to engage in photography that thoroughly documents defined social spaces » (Hult, 2010 : 90), elle pose l'exhaustivité¹⁰ comme critère ; en effet, « Generally, researchers, or teams of researchers, conduct comprehensive photography of all visual language use in the social spaces selected for investigation » (91) et est par ailleurs fondamentalement quantitative et relève en ce sens de l'analyse de contenu sachant que les catégories (présence de telle ou telle langue, ordre des langues, taille des caractères, police de caractère...) sont celles posées par le/la chercheur(e) : « Much of the work in linguistic landscape analysis thus far has tended to focus on quantitative analysis of visual signs, or linguistic objects, in terms of categories... » (91). L'enjeu étant, par la mise en relation des objets linguistiques observés (the visual signs) avec les caractérisations impartis à l'espace en question de comprendre les dynamiques spatiales dans leur complexité : « *Public signs both reflect and regulate the structure of the space in which they operate. Sociological, cultural, sociolinguistic and political features of that space will determine how signs look and work in that space, and signs will contribute to the organization and regulation of that space by defining addresses and selecting audiences and by imposing particular restrictions, offering invitations, articulating norms of conduct and so on to these selected audiences.* » (Blaumaert et Huang, 2010 : 3).

Pour tenter de résumer (sans doute provisoirement) ce qui rassemble sans nécessairement les confondre les deux domaines de recherche, Sociolinguistique urbaine et Linguistic Landscape Studies

importante des références théoriques aux travaux (traduits en anglais) de Pierre Bourdieu, de Michel Foucault ou encore de Henri Lefebvre.

¹⁰ L'exhaustivité renvoie sans doute aux épigones des approches structurales de la langue. Il convient effectivement de concevoir que le chercheur en tant qu'acteur de sa recherche ne peut que socialement construire cette exhaustivité qui ne pré-existe pas à sa recherche ; sur le site de Rennes (France), par exemple, des inscriptions relatives aux squats et à leur signalétique restent « in-observables » pour les non-initiés. (Zeneidi, 2006). Voir également Billiez (1998) pour une première réflexion sur la notion de trace n'impliquant pas de visibilité donc d'in-observabilité ;

1. considèrent les espaces de ville comme les lieux privilégiés de leurs investigations eu égard à la densité des **manifestations scripturales** des langues qui les caractérisent,
2. problématisent les corrélations entre langues et espace pour ce qu'elles manifestent des **tensions identitaires** entre communautés,
3. conçoivent la ville comme un **lieu de pouvoir**, de domination, de hiérarchisation, de discours en référence aux travaux de Bourdieu, Foucault et Lefebvre,
4. affirment la nécessité d'une approche pluridisciplinaire du terrain pour prendre en compte sa complexité,
5. comprennent la ville comme un espace de co-existence plus ou moins tendu entre **communautés sociolinguistiques** et, dès lors, comme un espace de gestion de cette tension,
6. utilisent l'image comme méthode de collecte des observables.

2. Ce qui différencie la sociolinguistique urbaine des Linguistic Landscape Studies

S'il y a tant de correspondances entre elles deux, si en apparence du moins, leurs épistémès semblent quasi-liées par ce que le terrain impose, quels sont les points de divergences entre les deux d'approches ? Pour répondre à cette interrogation, nous proposons d'abord un ensemble de quatre remarques non hiérarchisées, et circulant en Sociolinguistique urbaine, qui nous paraissent pouvoir continuer, abonder les réflexions actuelles en Linguistic Landscape Studies¹¹ :

1. comment travailler sur la scripturalité en situation plurilingue¹² sans considérer une distinction faite en sociolinguistique urbaine (par des géographes sociaux initialement) entre trace(s) et marque(s) ? entre

¹¹ Nous laissons bien évidemment aux chercheur(e)s des Linguistic Landscape Studies le soin de faire état de ce qui peut/doit abonder la théorisation de la sociolinguistique urbaine. Voir également ici même Bulot pour une réflexion sur les modalités d'une intervention sociolinguistique en contexte plurilingue.

¹² Qui va ici correspondre non pas au constat de la présence affichée ou nom de plusieurs langues mais aux compétences plurilingues des locuteurs et locutrices.

l'intentionnalité et la non-intentionnalité ? (Ripoll, 2006 : 25). Plus encore si on suit Fabrice Ripoll, il convient de distinguer le **marquage de l'espace** « ...défini comme la localisation d'un ou plusieurs signes indexicaux conférant une qualité, un statut ou une fonction actuels à l'espace où ils sont localisés. » et le **marquage identitaire de l'espace** « défini comme la localisation d'un ou plusieurs signes indexicaux exprimant l'affirmation d'un rapport actuel entre l'individu ou le groupe auquel ils renvoient et l'espace où ils sont localisés. Par ce rapport ou association (idéelle, symbolique), il s'agirait d'affirmer ne serait-ce qu'un droit de présence (non nécessairement exclusive) dans l'espace marqué. Cette association peut être ponctuelle (simple rapprochement) ou durable (identification). Et c'est seulement dans les cas de présence exclusive ou d'identification que l'on retrouve l'appropriation. » (Ripoll, 2006 : 26). Et plus encore entre **marquages signalétiques et marquages linguistique** et/ou langagier¹³.

2. comment travailler sur la ville sans considérer celle-ci comme fondamentalement une **matrice discursive** ¹⁴ qui s'impose au chercheur(e) ou qu'il reproduit ? La question n'est pas sans intérêt sur un tel terrain car selon que l'on est de cette ville ou non, que l'on a des représentations que l'on perçoit comme construites par une démarche scientifique ou par le sens commun, les catégories d'analyse, les signes visuels reconnus comme des marques et ou des traces ne peuvent à l'évidence être les mêmes. La définition althusserienne de l'idéologie (1976) implique que l'on s'interroge sur les démarches induites (sous couvert d'une objectivité scientifique nécessairement située car ethno-socio centrée). En l'occurrence le discours sur les langues dans une ville donnée ne réfère pas à des situations parfaitement identiques même s'il y a des similitudes évidentes... au moins pour le chercheur qui projette sur ce terrain (qu'il produit) ses propres catégories. La question de **la mémoire sociolinguistique** est cruciale dès lors que l'on s'attache à la scripturalité¹⁵ dans la mesure où elle figure comme le mode discursif d'inscription de l'identité dans la durée voire d'une durabilité urbaine.

¹³ Voir Bulot ici-même entre autres pour des définitions.

¹⁴ C'est ici ce qu'illustre entre autres le texte de Karim Ouaras.

¹⁵ Il est d'ailleurs tout à fait intéressant de rappeler la typologie des écrits urbains d'Agnès Millet (1998) qui, appliquée à la contrainte méthodologique en sociolinguistique

3. comment travailler sur les tensions dans les sociétés humaines, sur la nature et la qualité du lien social exprimées par l'inscription des langues dans ce qui est considéré comme un espace public sans prendre la mesure de la réflexivité ? La sociolinguistique française comme francophone (Heller (2002, 2005) ; Robillard D. de (2008) entre autres), et la sociolinguistique urbaine pose **la réflexivité** au cœur de ses actuelles réflexions ; il paraît en effet important de concevoir non seulement ce que la recherche transforme chez le/la chercheur(e)¹⁶ mais encore ce que le parcours (biographique, professionnel...) du le/la chercheur(e) induit sur la recherche. Cette question peut sembler triviale si on estime effectivement que le/la chercheur(e) est celle/celui qui détient exclusivement le savoir au détriment des usagers des langues et des espaces finalement assujettis à la recherche et à son expertise ; elle est fondamentalement une question liée au métier et à sa « moins mauvaise mise en oeuvre possible » si l'on accepte que le/la chercheur(e) participe de la complexité qu'il/elle tente de faire valoir. Sans quoi, l'objectivisation même raisonnée rend impossible une quelconque réfutation et, partant, une connaissance et un savoir transposable sur le terrain. Sans nier l'intérêt d'une **approche quantitative**, il faut ainsi que chaque chercheur s'intéresse à ce qui lui fait penser que ce type d'approche est seul vraiment pertinent (ou a plus de pertinence) eu égard à une **approche qualitative**¹⁷.

4. comment travailler sur des « signes¹⁸ visuels » sans considérer la part idéologique, artefactuelle de la prise de sens que constitue une

urbaine de faire évaluer/ produire les catégories d'analyse par les usagers des langues et des espaces, constitue un outil efficace d'identification des marquages linguistiques.

¹⁶ Cela peut signifier également qu'il/elle ne peut/sait plus trouver et ou faire émerger que les connaissances et/ou situations qu'il sait produire.

¹⁷ Comme posture, l'inverse existe également : pourquoi vouer aux gémonies les statistiques quand on n'en connaît pas le début du fonctionnement ? Loin de nous de dire qu'elles sont une panacée mais seulement de rappeler qu'elles font partie (comme les méthodes des études qualitatives) des outils que le/la chercheur(e) a à sa disposition et que, comme tous les autres, sans contextualisation réflexive a minima, sans prise de champ épistémique on redécouvre recherche après recherche son unique histoire sociale.

¹⁸ Il serait toutefois intéressant de conceptualiser ceux-ci en lien avec la réflexion praxématique pour ce qu'elle donne à penser la programmation dynamique du sens. Ce que montre cette théorie pour la part qui intéresse le présent article – , est la prégnance de la signifiante (Barbérís J.M., Gardes-Madray F., Lafont R., Siblot P., 1984 : 85) comme processus illimité de production de sens entre monologisme et dialogisme. De ce point de

photographie ? Benoit Raoulx (dont les travaux inspirent la sociolinguistique urbaine dans son approche non seulement de la scripturalité mais encore de la documentarisation de la recherche dans une perspective interventionniste) pose ainsi fort justement – dans un texte qu’il signe avec Gustavo Chourio – une démarche quasi-réflexive sur la photographie dans le dispositif de recherche : « Dans notre perspective (...) on peut parler respectivement de *réalisateur* et *spectateur*, ce qui insiste sur la dimension scénique et sur le regard – on se place donc davantage du côté du sujet que de l’objet. » (2006 : 76-77) ; la distinction ainsi opérée permet de concevoir que la photographie n’est pas le réel, mais un espace-temps considéré comme public par le champ visuel. La nuance est d’importance dans la mesure où, comme le note encore Benoit Raoulx « En photographiant, on ne voit toutefois que la *mise en scène* du réalisateur. »). Concrètement, qui décide que la langue affichée est une langue différente de celle que les usagers identifient ? Sans réflexion méthodologique pertinente, c’est le/la chercheur qui le fait en perdant une part importante de la complexité du terrain. Dit autrement, quelle peut être la pertinence sociale de recherches qui rendent compte du multilinguisme d’un espace que ses usagers savent déjà concevoir comme tel ?

Pour terminer, il reste sans doute un dernier point, plus général, à soulever. Au-delà de ce que discutent les textes de Karim Ouaras, Valentin Feussi, Jean-Benoît Tsofack et François-Xavier Bogatto sur l’inscription des langues dans l’espace urbain¹⁹, il semble que ce qui fait le lien de ce volume – évidemment pensé par ses auteurs dans une démarche d’ouverture aux débats – est la conviction que le/la chercheur(e) en sociolinguistique urbaine considère certes l’espace comme un observable socio-discursif dynamique et dès lors multi-situé (dans et par la recherche, dans et par les différents énonciateurs) mais surtout que le seul constat, la seule mise en mots des inscriptions des langues dans l’espace perçu comme public n’est pas une finalité unique et surtout suffisante et qu’il convient de faire suivre une telle investigation

vue, expliciter le sens monologique revient, pour le/la chercheur(s) à ne rendre compte que de ses propres catégorisations et non pas de celles qui ont produits/reçoivent, interprètent les signes-praxèmes en question.

¹⁹ Il est dans ce volume un espace notoirement public mais doit être décliné (en plus bien entendu de son aspect privé... à ce sujet comment le définir sinon par le discours ?)

d'une intervention sociolinguistique ; celle-ci doit poser la pluralité²⁰ des usages et des représentations de l'ensemble des acteurs/trices de la recherche et, refuser d'emblée la réification des langues²¹ : les catégories urbaines (dont sont les discours sur les langues, les normes, les espaces) sont – ce que montrent des travaux déjà effectués – toujours relatifs à l'identité locative (assumée ou déniée) des locuteurs/locutrices impliqué(es) dans la recherche.

Le débat est ainsi lancé entre les deux réseaux, débat qui loin d'opposer les chercheur(e)s²² doit permettre d'avancer tant théoriquement que méthodologiquement certes sur les objets de recherche respectifs mais aussi sur la nature même de l'intervention sociolinguistique, sur les liens et corrélations entre les langues spatialisées (autant les pratiques que les représentations de ces pratiques) et les spatialisations langagière et linguistique.

3. Bibliographie

- ALTHUSSER L., 1976, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », dans *Positions*, Editions Sociales, Paris, 67-126.
- BACKHAUS, Norman, REICHLER Claude, STREMLow Matthias, 2008, « Conceptualizing Landscape: An Evidence-based Model with Political Implications », in *Mountain Research and Development*, 28(2), 132-139.
- BACKHAUS, Peter, 2007, *Linguistic Landscapes. A Comparative Study of Urban Multilingualism in Tokyo*, Clevedon, u.a.
- BARBERIS J.M., GARDES-MADRAY F., LAFONT R., SIBLOT P., 1984, Cahiers de Praxématique 3, GRLP, Montpellier, 142 pages.

²⁰ Voici ici même le texte de Jean-Benoît Tsofack.

²¹ Il faut bien sûr considérer cette réification comme un discours hégémonique et l'analyser en tant que tel. Ici même, sur ce point, Valentin Feussi parle de « fluidités systémiques (86) ».

²² Non seulement le colloque de Strasbourg a initié ce rapprochement mais encore nombre d'entre eux/elles sont d'ores et déjà (2011) membres des deux réseaux.

- BASTIAN S., BULOT T., BURR E. (Hg.), 2009, *Sociolinguistique urbaine et développement durable urbain (Enjeux et pratiques dans les sociétés francophones et non francophones)*, Martin Meidenbauer Verlag, München, 269 pages.
- BILLIEZ Jacqueline, 1998, « Littérature de murailles urbaines : signes interdits vus du tram », dans *Des écrits dans la ville*, L'Harmattan, Paris, 99-164.
- BULOT T., LOUNICI A. (Dirs.), 2007, *Ségrégation spatio-linguistique (Dynamiques socio-langagières et dit habitat populaire)*, ATFALONA/DKA, Alger, 288 pages.
- GORTER D., 2006 (Dir.), *Linguistic Landscape: A New Approach to Multilingualism*, Multilingual Matters, Clevedon, 95 pages.
- GORTER Durk, 2006, Introduction : « The Study of the Linguistic Landscape as New Approach to Multilingualism », in *Linguistic Landscape as New Approach to Multilingualism*, Multilingual Matters Ltd., Clevedon, 1-7.
- HELLER Monica, 2002, *Éléments pour une sociolinguistique critique*, LAL, ENS, Paris.
- HELLER Monica, 2005, « Une approche sociolinguistique de l'urbanité », in *Revue de l'Université de Moncton* 36/2, (Moncton : Université de Moncton), pp. 321-346.
- HULT M. Francis, 2008, « Language Ecology and Linguistic Landscape Analysis », in *Linguistic Landscape : expanding the Scenery*, Routledge, Oxon, 88-104.
- LANDRY R., BOURHIS R.Y., 1997, « Linguistic Landscape and ethnolinguistic vitality : An empirical study », in *Journal of Language and Social Psychology* 16, 23-49.
- MILLET A., 1998, « Les figures de l'écriture : contours déplacements et métamorphoses des écrits urbains », dans *Des écrits dans la ville : Socio-linguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*, L'Harmattan, Paris, 57-98.
- QUITOUT Michel, 2007, *Paysage linguistique et enseignement des langues au Maghreb (Des origines à nos jours)*, L'Harmattan, Paris, 176 pages.

- RAOULX Benoit, CHOURIO Gustavo, 2006, « Photographier les icônes-écrits urbains : la photographie comme méthode de recherche appliquée à l'exemple du marché de Las Playitas de Maracaibo » dans *Mots, traces et marques (Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine)*, Paris, L'Harmattan, (Venezuela), 63-96.
- RIPOLL F., 2006, « Réflexions sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace », in T. Bulot et V. Veschambre (dirs.) : *Mots, traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, L'Harmattan, Espaces Discursifs, pp. 15-36.
- ROBILLARD Didier De, 2008, *Perspectives Alterlinguistiques (Ornithorynques)* Volume 2, L'Harmattan (Collection Espaces Discursifs), Paris, 204 pages.
- SHOHAMY E., BARNI M., BEN RAFAEL, E. (eds), 2010, *Linguistic Landscape and Transnationalism: Focus on the City*. Bristol: Multilingual Matters, 368 pages.
- SHOHAMY Elana et GURTER Durk (Eds), 2008, *Linguistic landscape: expanding the scenery*. Routledge, London, 392 pages.
- ZENEIDI Djemila, 2006, « Marqueurs et mémoires de squats en Europe », dans *Mots, traces et marques (Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine)*, Paris, L'Harmattan, 191-206.

